

LA COMMUNE DE BERLIN - 1918-1919...

Spartacus: le nom de l'esclave romain révolté, qui, avec ses partisans, lutta deux ans contre l'empire mondial de la République romaine, pour la délivrance de tous les esclaves de Rome. Jusqu'à ce qu'il fut crucifié, après une lutte héroïque, sur les pentes du Vésuve, avec six mille de ses compagnons!

Spartacus: le nom de la ligue insurrectionnelle des ouvriers d'Allemagne, qui se forma pendant la guerre mondiale pour la délivrance du prolétariat, pour le renversement de l'Allemagne bourgeoise et impérialiste. Jusqu'à ce que, vaincus après une lutte désespérée, quinze mille spartakistes fussent tombés à Berlin, ou eussent été massacrés dans les prisons!

Deux mille ans séparent ces deux événements mais la vengeance sanguinaire des esclavagistes, qu'ils soient romains ou allemands, est restée la même à travers les siècles.

Et de même. Spartacus n'est pas mort. Il ne peut pas mourir. Il a été et il sera aussi longtemps qu'existera l'oppression. Où surgira t-il la prochaine fois?

RUPTURE DE L'UNION SACRÉE

Lorsque la *Ligue Spartacus* fut fondée en 1916, la nuit s'était appesantie sur le socialisme en Allemagne. Non seulement les députés du *Parti social-démocrate* votaient pour les crédits de guerre, mais ils étaient devenus des champions éhontés du chauvinisme. Seuls, Karl Liebknecht et Otto Rühle faisaient exception.

Les syndicats socialistes avaient converti leurs épargnes en emprunts de guerre. Ces sommes destinées à soutenir grèves et lock-out, à combattre la bourgeoisie, lui étaient maintenant remises par les chefs syndicaux, pour nourrir la guerre impérialiste.

La bourgeoisie chauvine disposait d'une force militaire de sept millions de soldats. Une partie de la classe ouvrière fut elle-même saisie par le chauvinisme. C'est contre ce terrible appareil de puissance que quelques socialistes et libertaires fondèrent la *Ligue Spartacus*. Pour chaque spartakiste, il y avait mille adversaires.

Parce que la bourgeoisie craint toujours la révolution, et qu'elle la craint d'autant plus qu'elle opprime davantage les masses. Liebknecht fut incorporé à l'armée, les autorités redoutant son influence, sur le prolétariat. On lui mit dans les mains non pas un fusil, mais une pelle: il devint un soldat-ouvrier.

Mais Liebknecht était Liebknecht. En permission à Berlin, il réussit à mettre sur pied une grande démonstration. Et le premier mai 1916 retentit le cri: «*A bas la guerre impérialiste, vive la révolution!*». A la suite de ce fait, Liebknecht fut enfermé dans une maison centrale.

On n'emprisonne pas la révolution. La bourgeoisie allemande dut en faire l'expérience. En été 1917 une partie de la flotte allemande se mutina, les équipages abandonnèrent leurs navires et mirent sac à terre. Mais on réussit cette fois encore à arrêter l'incendie qui couvait. Deux des meneurs furent fusillés, et beaucoup d'autres furent frappés de condamnations à dix ou vingt ans de prison.

Cependant, les ouvriers des fabriques de munitions se mettaient en grève. A la direction se trouvaient officiellement les syndicats socialistes et leur chef Friedrich Ebert, le futur président du Reich.

Qu'on ne s'étonne pas de cette façon d'agir. Sept ans plus tard, Ebert déclarera sous la foi du serment, à la barre d'un tribunal, que son seul but avait été d'étouffer la grève et par conséquent de consommer la défaite des grévistes. La situation devint critique pour l'impérialisme allemand en été 1916. Les troupes du front ouest refusaient de marcher. Des centaines, des milliers de permissionnaires désertaient leurs [mot illi-

sible]. D'autre part, on n'osait presque plus sévir contre les soldats. La discipline se relâchait de jour en jour.

L'impérialisme allemand se voyait donc à deux doigts de sa perte. A cause de cela, il voulut jouer son va-tout. Le peuple allemand tout entier devait être mobilisé pour une suprême offensive: femmes, enfants et vieillard, étaient appelés à joncher de leurs tombes héroïques les nombreux théâtres d'opérations, en particulier le front ouest. Tout le monde soldat! Telle était la suprême trouvaille des généraux allemands.

La flotte allemande avait l'ordre de marcher à la rencontre des forces navales alliées et de leur livrer la suprême bataille dont personne ne reviendrait.

L'objectif immédiat de *Spartacus* était la fin de la guerre impérialiste et la lutte pour le socialisme des *Conseils d'ouvriers, paysans, soldats et marins*.

ARMISTICE ET RÉVOLUTION

Au début de novembre la flotte de Kiel hissa le drapeau rouge. Ce fut la pierre qui mit l'avalanche en mouvement.

Noske, le social-démocrate, s'interposa. Ce fut lui qu'on envoya à Kiel avec mission de replacer les matelots mutinés dans les brancards de la discipline impérialiste.

Mais il n'y avait pas moyen de les arrêter. Les troupes envoyées contre les matelots furent mises en déroute.

Malgré la censure, la nouvelle du soulèvement des marins à Kiel se répandit avec une rapidité foudroyante à travers toute l'Allemagne.

Il en résulta la chute du régime impérial, l'abdication des princes, la conclusion d'un armistice avec l'*Entente*, et la démobilisation spontanée d'une partie de l'armée.

En petits groupes de deux à trois hommes, les matelots se mirent en route vers le front ouest, prenant contact avec les détachements et les gagnant à leur cause. Au moment où Erzberger entra en pourparlers avec le Maréchal Foch, les matelots de Kiel se trouvaient déjà en rapports avec les bataillons allemand* du front ouest.

Le renversement de l'ancien régime militaire fut la première étape des luttes de *Spartacus*. Les *Conseils d'ouvriers et de soldats*, d'après les revendications spartakistes, devaient être composés exclusivement de prolétaires et d'hommes de troupe.

Le gouvernement constitué par la coalition social-démocrate s'opposa à l'armement du prolétariat et au désarmement de la bourgeoisie en introduisant dans les Conseils les officiers et les représentants des couches bourgeoises. Ainsi l'organisation de la révolution dégénéra en bouffonnerie. Il ne s'agissait plus d'y rechercher le véritable intérêt de la masse travailleuse, mais bien la meilleure façon de la conduire et de la berner. Le nouveau gouvernement, sous des apparences socialistes, était intérieurement orienté vers la stabilisation du régime bourgeois.

Il faisait de grandes phrases et promettait, par de grandes affiches de propagande, que tous les ouvriers affamés et les hommes revenant du front jouiraient bientôt d'une vie heureuse et digne, bref de tous les bienfaits du socialisme, si seulement ils voulaient se tenir tranquilles et laisser faire. C'est contre les spartakistes qu'on mettait en garde l'opinion des masses, en les accusant de troubler la reconstruction pour le compte des réactionnaires. Cette propagande trouva une audience accueillante parmi les soldats, excédés par les fatigues de quatre ans de guerre et n'aspirant qu'au repos.

Il en était de même des ouvriers social-démocrates, à qui manquait toute éducation révolutionnaire. Qui donc avait ouï parlé de révolution sociale dans une assemblée de social-démocrates avant la guerre? Ils étaient depuis toujours de simples démocrates, des petits-bourgeois républicains. Sur cent d'entre eux on n'aurait pas trouvé cinq individus animés de sentiments révolutionnaires.

Lorsque Karl Liebknecht en 1913, avait tenté, dans une assemblée social-démocrate, de traiter la question «*révolution sociale et socialisme*», les ouvriers «*marxistes*» étaient restés bouche bée. Ils n'y compre-

naient rien, et n'en croyaient pas leurs oreilles. Le *Parti social-démocrate indépendant*, qui s'était formé pendant la guerre, était pacifiste, hésitant et modéré. Il voulait bien d'une révolution, mais il ne voulait pas rompre d'une façon décisive avec la bourgeoisie. Il était en compromis pour le gouvernement avec le parti de la droite social-démocrate.

SPARTACUS, ENFANT PERDU

Spartacus ne pouvait compter que sur lui-même, il n'avait aucune aide à attendre des partis «*ouvriers*»; mais seulement du réveil des larges masses, dont il faisait lui-même partie. Les spartakiste, haranguaient les ouvriers et les soldats revenant du front; ils discutaient avec eux. Mais ceux-ci ne les écoutaient guère; et bien des fois, les propagandistes risquaient de se faire écharper ou d'être fusillés.

Pendant ce temps, la réaction préparait sa contre-attaque. Ebert, Scheidemann et Noske promettaient de satisfaire toutes les revendications des masses profondes, mais en même temps ils se préparaient à en abattre la fleur et l'élite combattante. Parmi les prolétaires qui avaient fait la guerre, on ne trouvait personne qui fut prêt à se mettre comme bourreau au service de la réaction ; c'est pourquoi Noske chercha ses alliés parmi les parasites et les profiteurs du grand massacre. La «*Division de la Cavalerie de la Garde*» fut formée avec des officiers licenciés; elle devait plus tard inscrire à son drapeau l'assassinat de Karl Liebknecht et de Rosa Luxembourg. Le «*Régiment Reichstag*» se recruta dans la lie de la population, la «*Brigade Reinhardt*» se composait d'étudiants et de collégiens. Ils avaient comme emblème, à ce moment déjà, la croix gammée. Le refrain d'une de leurs chansons montre de quel esprit ces troupes étaient animées: «*La Brigade Reinhardt fait son entrée - Malheur à toi, malheur à toi, cochon d'Ouvrier!*».

Vers la fin de décembre 1918, le gouvernement et les autorités militaires de la *République française* rétrocédaient à la «*République socialiste allemande*» les mitrailleuses lourdes, les auto-blindées et les munitions dont ses troupes étaient dépourvues. Le prolétariat allemand mourait de faim et ses écarts de conduite auraient pu compromettre «*la cause du socialisme et de la paix*».

Tandis que la gouvernement était en pourparlers avec les spartakistes et feignait d'accepter en partie leurs revendications, il rassemblait des mercenaires pour abattre *Spartacus*. Les matelots mutinés de Kiel formaient la phalange sacrée des lutteurs spartakistes. Ils avaient pris quartier à côté du Château Royal de Berlin et c'était avec eux qu'on voulait tout d'abord finir. Quelques jours avant Noël, des colonnes réactionnaires procédèrent à une attaque par surprise contre leurs casernements; il y eut de centaines de morts. Quand les spartakistes protestèrent le lendemain auprès du gouvernement, au sujet de cette agression sournoise, celui-ci se refusa et déclara que c'était là le fait d'éléments irresponsables. A ce moment même, commencèrent les assassinats individuels des porte-paroles du spartakisme. Il manquait un chef suprême à cette boucherie. Noske a rapporté dans un livre comment il se proposa: «*Dans une excitation assez vive, car le temps pressait et nos gens de la rue appelaient pour avoir des armes, on tenait conseil cher Ebert. J'exigeai qu'on prit une décision. Quelqu'un répondit: "Eh bien, fais toi-même la chose". C'est alors que je pris une rapide décision: "Soit! L'un de nous doit-être le chien sanglant. Je ne recule pas devant la responsabilité". Reinhardt déclara qu'il n'en demandait pas davantage. Par une décision verbale du conseil, des pouvoirs très étendus me furent confiés pour ramener l'ordre à Berlin*».

LE MASSACRE DES RÉVOLUTIONNAIRES

Quelques jours après, le 15 janvier 1919, l'insurrection spartakiste était étouffée dans le sang. La trahison du *parti social-démocrate indépendant*, l'alliance ouverte du gouvernement «*rouge*» d'Ebert-Scheidemann avec les assassins professionnels de l'armée impériale, avaient tracé à jamais un fossé funèbre entre le socialisme nationalisateur, ou capitalisme d'État, et le mouvement social d'expropriation et d'émancipation intégrales par les *Conseils*. Le premier se caractérisait comme le dernier mot de la politique bourgeoise, le second comme le seul moyen de salut des classes ouvrières hors du chaos capitaliste actuel.

Cette démonstration par le fait avait déjà coûté le sang du prolétarien le plus précieux. Mais sans doute l'expérience n'en avait pas été payée assez cher? Karl et Rosa, héros et guides des masses, lâchement assassinés, allaient retrouver dans le même champ de repos les assiégés du *Vorwaërtz*, massacrés sous le drapeau parlementaire pour le compte des propriétaires de ce journal «*socialiste*», et d'autres victimes anonymes d'une lutte désespérée pour la liberté et pour le pain.

Disons ici quelques mots à la mémoire de ces deux grands militants de formation marxiste, que leur expérience et leur sincérité conduisirent (près de Kuhle, Pfemfert, Knief, Landauer, Muhsam, à la négation du parlementarisme, du parti-chef et de la centralisation.

Karl Liebknecht et Rosa Luxembourg prirent une part considérable aux luttes des spartakistes.

Rosa Luxembourg était polonaise; elle vint d'abord à Berlin comme étudiante. Là, elle adhéra au *Parti social-démocrate allemand* et entra immédiatement en opposition avec les chefs de ce parti. Bebel disait à son sujet: «*Elle est le seul homme dans le Parti*». Pendant la révolution russe de 1905, elle retourna en Pologne et participa aux mouvements insurrectionnels des ouvriers. De retour en Allemagne, elle publia une brochure qui résumait ses expériences de la révolution russe. Les chefs réformistes du S.P.D. ne voulurent rien en savoir. Car pour ces chefs, le parti était tout, c'est lui qui devait prendre en main la cause des ouvriers; tandis que Rosa Luxembourg se basait sur l'action spontanée des masses. Pendant la guerre, elle publia avec l'aide de ses amis les «*Lettres de Spartacus*» qui donnèrent leur nom au mouvement tout entier. Les premières de ces lettres étaient hectographiées, les suivantes imprimées secrètement. Dans ces «*Lettres de Spartacus*», elle attaquait non seulement le militarisme allemand, mais son vassal, le *Parti social-démocrate*. Même après avoir été jetée en prison par le gouvernement impérial, elle trouva le moyen de travailler pour les «*Lettres de Spartacus*».

Chez Karl Liebknecht l'homme de sentiment prenait le pas sur le théoricien. Cher Luxembourg, c'était le contraire. Liebknecht, aux premiers jours de la guerre, suivait encore la discipline de parti au point de voter les crédits de guerre. Mais déjà trois mois après, Liebknecht votait contre les crédits et par conséquent contre la guerre, contre la discipline de l'impérialisme allemand et contre celle du Parti.

A cause de son vote contre les crédits de guerre, Liebknecht fut l'objet de voies de fait de la part des députés patriotes ameutés contre lui. A partir de ce jour, il ne cessa de lutter aux côtés de Rosa Luxembourg contre la guerre impérialiste et pour la révolution socialiste. Ni le service militaire, ni le bagne, ni la menace de mort ne purent le détourner désormais de ce qu'il considérait comme l'accomplissement de son devoir. Sa parole enflammée, passant à travers ses écrits, s'envolait par dessus les murailles des casernes, la boue des tranchées, elle franchissait l'enceinte du bagne comme elle avait franchi celle du parlement pour devenir chair et sang dans les masses ouvrières.

Une expression passée en proverbe dit que si Rosa Luxembourg était la tête du mouvement spartakiste, Karl Liebknecht en était le cœur. En réalité, chacun d'eux appartenait tout entier, avec toutes ses facultés et tout son être à une cause dont la vie se confondait à la leur.

LA FIN DE SPARTACUS

Spartacus était né avec eux, ils devaient mourir avec lui.

Ainsi, la fosse commune de Berlin-Lichtenberg, avec ses morts étroitement rangés côte à côte, sa terre molle où ne pousse ni gazon ni fleur, et ses plaques uniformément gravées au nom des victimes sans autre mention qu'une double date: naissance et sacrifice, - garda austèrement le souvenir des premiers milliers d'ouvriers allemands tombés en 1919 pour la cause prolétarienne. Là, Luxembourg, Liebknecht, Jogiches, voisins de tombe, sont fraternellement mêlés à leurs obscurs camarades, sans que rien les distingue au milieu de ces charniers des victoires réactionnaires. La haine réservée aux éveilleurs de conscience monte la garde autour d'eux qui n'ont pas voulu être «*les chefs*».

Ce rôle, ils se l'étaient dénié par la bouche de Liebknecht, qui refusa des mains de la social-démocratie l'offre de constituer le pouvoir central après l'abdication de l'empereur, et proclama aux ouvriers du haut du balcon impérial: «*C'est à vous de prendre en main vos propres destinées!*»...

Ni Dieu, ni César, ni Tribun, chacun d'eux ne fut rien de plus comme vivant qu'un enseignement, comme combattant qu'un exemple, et comme cadavre qu'un appel de plus à la grande liquidation de tous les comptes: la révolution mondiale des travailleurs. Leur mort fut seulement une signature solennelle au bas du *Programme de la Ligue Spartakus*, rédigé par eux deux mois auparavant, et qui mérite d'être gardé en mémoire par le prolétariat occidental comme étant probablement le programme le plus avancé qui fut jusqu'alors mis à l'ordre du jour d'une révolution ouvrière.

Plus tard, en 1919-1921, les conséquences plus complètes devaient être tirées de la trahison social-démocrate et bolchévique (car Lénine avait abandonné *Spartakus* pour soutenir exclusivement le parti socialiste indépendant au moment où *Spartacus* se battait contre les ennemis de la révolution russe)! Dans les insurrections de la Ruhr, de la Saxe et de l'Allemagne centrale, comme dans la *Commune de Munich*, se manifesta le mouvement «*unioniste*» des libres conseils et organisations d'entreprise pratiquant la grève expropriatrice armée en marge des syndicats et des partis.

Ce mouvement ne devait pas tarder à se détacher de toute la tradition doctrinale du marxisme à l'allemande ou à la russe. Quelques temps il oscilla idéologiquement entre les tendances du groupe Gorter-Pannokoek (groupe de penseurs révolutionnaires constitué en Hollande depuis 1909), les conceptions américaines de l'I.W.W. (*Travailleurs industriels du monde*), et celles de l'anarcho-syndicalisme à la façon des peuples latins, que représentaient les camarade» Rocker, Rater, etc... En 1921, il devait aboutir, par le Congrès de Berlin, à la reconstitution de l'*Association internationale des Travailleurs*, qui reconnaissait les principes du fédéralisme libertaire et rassemblait dans tous les pays l'élite du mouvement ouvrier, totalement indépendante des États, des centrales bureaucratiques, des syndicats opportunistes, des partis et des sectes avides de pouvoir.

La graine semée en 1918 avait germé. Et malgré près de trente ans d'efforts de la part de toutes les dictatures de droite ou de gauche, nationales ou étrangères, rien n'a pu venir bout de déraciner d'Allemagne l'élément de conscience représenté par le souvenir des luttes héroïquement livrées, un contre cent, et qui se concrétise dans les idées et les méthodes de l'anarchisme.

William WAGNER.
